Philippe ARTIÈRES, *Un séminariste assassin. L'affaire Bladier, 1905*

Paris, CNRS Éditions, 2020, 150 p.

Frédéric Gugelot

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/63874>

DOI : 10.4000/assr.63874

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 4 décembre 2021

Pagination : 158-159

ISBN : 9782713228735

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Frédéric Gugelot, « Philippe ARTIÈRES, *Un séminariste assassin. L'affaire Bladier, 1905* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 196 | octobre-décembre 2021, mis en ligne le 01 décembre 2021, consulté le 13 février 2022. URL : <http://journals.openedition.org/assr/63874> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.63874>

Ce document a été généré automatiquement le 13 février 2022.

© Archives de sciences sociales des religions

Philippe ARTIÈRES, *Un séminariste assassin. L'affaire Bladier, 1905*

Paris, CNRS Éditions, 2020, 150 p.

Frédéric Gugelot

RÉFÉRENCE

Philippe ARTIÈRES, *Un séminariste assassin. L'affaire Bladier, 1905*. Paris, CNRS Éditions, 2020, 150 p.

- 1 Le 1^{er} septembre 1905, Jean-Marie Bladier, séminariste de 17 ans, décapite un autre jeune (13 ans) de son village, Raulhac, dans le Cantal. Voulant demander pardon, il multiplie les prières, récite le chapelet, s'agenouille à un calvaire, puis cherche désespérément un prêtre avant de se livrer à la gendarmerie. Emprisonné, il rédige un récit de vie sous l'impulsion du médecin, chargé d'évaluer la psychologie de l'assassin.
- 2 Cet ouvrage publie le dossier du crime (aveux, évaluation des médecins...) et ses répercussions (articles de presse...). Dans les journaux, l'affaire retombe assez vite, après un mois d'articles où l'anticlérical *La Lanterne* affirme qu'« il n'y avait que le séminaire qui puisse former un monstre tel que l'assassin » (p. 25) et où *La Croix* dénonce une campagne de presse. Le passage à la science semble fermer le ban, alors que le débat s'intensifie à Paris sur la Séparation des Églises et de l'État. Mais Paris est loin, la Séparation absente de l'affaire, et le crime ne sera pas jugé. Déclaré « responsable de ses actes » (p. 38) dans un premier rapport médical en 1906, l'assassin devient, après l'étude du docteur Alexandre Lacassagne, qui croit en l'hérédité et la dégénérescence criminelles, un « sadique sanguinaire congénital » (p. 71). Il est enfermé dans un asile jusqu'à la fin de sa vie, dont on ignore la date. Les troubles du jeune homme mêlent masturbation et désir de tuer. Il explique dans un texte rédigé pour le docteur ses tentatives de lutter contre ses turpitudes par la confession et l'aspiration au sacerdoce. Les médecins reconnaissent cet effort d'écriture : « Ces mémoires de Bladier, selon l'habitude qu'il avait, constituent une sorte de confession

générale. Il y a mis scrupuleusement son âme à nu, et nous sommes convaincus de sa sincérité » (p. 68).

- 3 Certains commentaires mériteraient un approfondissement. L'auteur dénie la dimension religieuse du texte du criminel (p. 86), alors qu'il insiste sur l'habitude de la confession, y compris générale, de celui-ci. Ce récit livre d'ailleurs des aperçus intéressants sur cette pratique, la façon dont le confessant module son usage et ses aveux, sur les occasions également de se confesser : à la paroisse, au séminaire, auprès d'un prêtre connu lors de missions, ou dans la paroisse d'à-côté pour un plus grand anonymat. Conscient de ses déchirements, le jeune homme pratique le séminaire comme un refuge : « Je me dis que si j'étais au séminaire, je serais bien plus en sûreté contre moi-même » (p. 93). Son texte évoque ainsi ses doutes sur la valeur de sa confession et donc de sa communion, ses luttes pour être maître de lui-même : « Mon confesseur vit bien que j'étais porté à exagérer le mal que je pouvais commettre et même à prendre la tentation pour le mal lui-même », écrit-il (p. 95). Pourtant, il passe à l'acte. En pleine Séparation, la figure du séminariste ou clerc criminel pourrait avoir une résonance particulière. N'est-il pas celui à qui devrait s'imposer, plus qu'un autre, le devoir d'obéissance aux dix commandements. Quelles sources alors donner à une morale collective si celle-ci ne se fonde plus sur une Église ? Mais l'auteur ne convoque pas le débat. Quant à : « si sans doute le nombre des agressions sexuelles par des enseignants catholiques est exagéré, il n'en demeure pas moins qu'il semble croître à partir de la fin de XIX^e siècle, à partir du moment où commence à reculer le pouvoir des religieux sur les âmes » (p. 140), la poussée anticléricale a certainement participé de la libération de la parole, mais comment définir le recul du « pouvoir sur les âmes » ?
- 4 Peut-on regretter aussi un appareil critique parfois succinct, un procédé par ajouts de chapitres, « Un objet d'histoire » en 2019, « Postface. Écriture onaniste » en 2020, qui éclate le propos et permet à l'auteur de revendiquer de « sortir de sa fonction », de se permettre un « « délire » à son tour » (p. 144) ?